

MYTHE ET TRANSFORMATION DU MONDE

En nous racontant comment le savoir vint aux hommes les mythes sont les premiers discours épistémologiques. Ce sont aussi les plus connus, ce sont les discours d'une épistémologie largement partagée, populaire.

Multiplier la connaissance des mythes particuliers c'est :

1) se trouver sur un terrain d'élargissement facile des savoirs.

2) multiplier les discours sur le savoir et par là-même en poser les données contradictoires, interroger les processus.

Travailler sur les mythes c'est donc révolutionnaire. C'est pourquoi les forces réactionnaires ont utilisé deux stratégies visant à voler les mythes aux hommes.

La première, c'est celle de limiter l'accès aux mythes à une couche particulière de la population, pour en priver l'autre.

La petite bourgeoisie et la grande faisaient leurs humanités dans les lycées, étudiant les mythes gréco-latins et se préparant à devenir les hussards noirs de la laïcité imposant ces mythes-là contre les nombreux mythes populaires et régionaux, encore véhiculés au début du siècle en majorité dans les langues régionales. Un mythe chassait l'autre, réduisant le corpus des mythes et par là même le désignant comme propriété privée d'un groupe social.

La deuxième procédure, face à la démocratisation de l'enseignement public, s'appuya sur la première et écarta la connaissance des mythes de l'enseignement public. Les éditeurs les enfermèrent dans les ghettos des publications enfantines. Grec, latin, aztèque ou gascon, le mythe avait à se frayer un chemin à travers tous les avatars qu'on lui fit subir.

Il vivait toujours, mais déguisé, son nom lui était volé.

Les hommes ainsi furent privés d'un pouvoir réel sur les récits. Confronter les mythes, c'est confronter ses pouvoirs sur le récit. Donc sur la science, puisque l'activité de récit est constitutive de la science, puisque les sciences n'arrêtent pas de pratiquer des symboliques comme des mythes, de les organiser

comme ils le font, d'interroger la langue, ce que les scientifiques ne font pas assez. Interroger les mythes c'est interroger les mécanismes de représentation du monde. Donc celui de l'activité théorique.

Les mythes sont non seulement les premiers et les plus populaires discours épistémologiques, mais ils sont aussi les premiers et les plus répandus discours scientifiques : qu'ils soient justes ou faux, opératoires ou non sur la réalité n'enlève rien au fait qu'ils ont en tant que discours les caractéristiques du discours scientifique. Ils ont d'ailleurs largement et parfois efficacement précédé celui-ci qui n'est pas ingrat et qui confirme parfois le discours du mythe.

Largement répandu, le discours sur le mythe et le récit des mythes, malgré les attaques dont il a été l'objet, a maintenu un large désir d'accès à la science, à l'explication et à la transformation du monde.

Non analysé, utilisé avec peu de savoirs et de confrontation, le mythe a contradictoirement expliqué le monde établi et raisonné les impatiences. C'est que le mythe n'est pas révolutionnaire en lui-même. Il est même réactionnaire, au sens où "l'inconscient est réactionnaire" : il établit la réaction symbolique à l'insupportable. Mais il l'établit comme le rêve, en blason, en rébus, en énigme.

Nouveau problème, le mythe établi pour ne rien changer désigne le lieu où ça a failli bouger. Le terrain d'un combat. La nécessité pour les hommes de faire du sens, de savoir, de devenir intelligents. Terrain favorable aux sciences : le lieu des problèmes, et l'on ferait bien de passer au crible des mythes, ce qu'on appelle dans les théories les "représentations mentales", histoire de faire du sens et de multiplier les questions sur leur rébus.

Terrain favorable aux rêves : le mythe est souvent ce qui structure le récit du rêve, seul lieu où l'on puisse travailler le rêve.

Les mythes ne sont pas révolutionnaires en tant que tel. Mais l'activité mythique de l'homme est largement répandue et constitutive de toute société. Travailler sur les mythes, les confronter, faire jouer leurs contradictions est par contre un fantasmatique pouvoir que les hommes peuvent prendre sur leurs destins.

Michel DUCOM